Des mots qui effacent les animaux ? Ce que révèle l'écriture scientifique (https://nouvelles.univ-rennes2.fr/article/mots-qui-effacent-animaux-ce-que-revele-lecriture-scientifique)



Les scientifiques emploient souvent, dans les publications où ils décrivent leurs expérimentations faites sur des animaux, des termes qui effacent les souffrances de ces derniers. Image fournie par l'auteur.

L'essentiel

- Les formulations qu'utilisent les scientifiques dans les publications décrivant des expérimentations sur les animaux chosifient ces derniers et effacent souvent leur souffrance.
- Les terminologies que les scientifiques choisissent effacent également leur rôle, en disant, par exemple, « le sevrage a eu lieu » plutôt que « nous avons séparé les porcelets de leur mère ».
- Ces choix linguistiques orientent ensuite leurs façons de penser et d'agir.

Imaginons l'expérience scientifique suivante : des canards sont suralimentés pendant plusieurs semaines afin de produire du foie gras. Des scientifiques réalisent des observations comportementales, puis des abattages et des pesées d'organes dans l'objectif de mesurer l'impact du gavage sur le comportement et l'état corporel des canards. Comment décrire ce que ces derniers vivent ? Doit-on écrire « l'intégrité corporelle des animaux a été évaluée » ou plutôt « les expérimentateurs ont quantifié les lésions sur le corps des canards » ? Cette différence de formulation en dit long sur la façon dont les scientifiques parlent de ce qu'elles ou ils font aux animaux ou, au contraire, sur la façon dont leurs actes sont passés sous silence. Car la manière dont les expérimentateurs et expérimentatrices mettent en mots leurs recherches n'est pas neutre.

C'est ce que révèle un article interdisciplinaire (https://link.springer.com/article/10.1007/s10806-026-09984-6) que nous avons coécrit et qui a été publié dans le *Journal of Agricultural and Environmental Ethics*. Que montre-t-il ? Les mots qui désignent les animaux comme les scientifiques tendent à faire disparaître les individus du texte, où ils sont remplacés par des tournures impersonnelles qui gomment qui fait quoi, à qui et comment.

Nous sommes cinq chercheuses en éthologie et physiologie, deux linguistes et une chercheuse en études animales. Les biologistes parmi nous ont donné à analyser trois articles qu'elles ont co-signés, décrivant des travaux de recherche menés en France et portant sur des cochons, des canards et des cailles.

Ces travaux devaient contribuer à des applications pour l'élevage, ce qui explique qu'ils partagent un vocabulaire commun avec les productions agricoles elles-mêmes. Précisons également que l'analyse présentée ici porte sur la démarche des signataires du présent article, et n'engage donc pas l'ensemble des auteurs et des autrices de ces trois articles utilisés comme corpus. Nous ne préjugeons pas de la façon dont nos collègues considèrent les animaux qu'elles et ils étudient.

Nous avons analysé ces trois articles avec des méthodes quantitative et qualitative pour identifier certains des mécanismes récurrents qui effacent du texte à la fois les animaux non humains et les scientifiques à l'initiative de ces expériences. Avec le logiciel LancsBox, nous avons relevé les structures et des mots-clés, et nous avons comparé leur fréquence à des corpus de référence. Pour l'analyse qualitative, nous nous sommes inspirées de celle de l'écolinguiste britannique Arran Stibbe.



Le langage comme outil d'invisibilisation

Parmi les mécanismes récurrents que nous révélons figurent l'utilisation de la forme passive et la nominalisation. La forme passive supprime l'agent humain qui a conçu et mis en œuvre le protocole : « du sang a été collecté », « les animaux ont été exposés à cinq facteurs de stress différents ».

Le même effacement se produit quand les animaux sont mis en sujet de phrases avec des verbes ayant un sens non intentionnel ou non agentif : « Les cailles ont reçu de la nourriture » plutôt que « nous avons nourri les cailles », ou « les porcelets présentaient des troubles digestifs » plutôt que « notre traitement expérimental a induit des troubles digestifs chez les porcelets ». Les animaux ainsi désignés sont pourtant alors des participants affectés par l'action plutôt que des sujets agissants. Pour les biologistes qui s'effacent du texte, écrire sans sujet est peut-être une façon de ne pas avoir à énoncer clairement ce qui est fait et à qui cela est fait.

L'expression *pig production* est un exemple de nominalisation. Ici, l'emploi d'un nom (production) plutôt qu'un verbe (élever) efface celles et ceux qui élèvent les cochons ; l'activité est séparée des personnes qui l'effectuent. De plus, le mot « production », bien que fréquemment employé dans le monde agricole francophone et anglophone, renvoie au champ sémantique de l'industrie, reflet probable de l'industrialisation de l'agriculture, et déclenche des images d'acteur humain agissant sur de la matière inerte. Or, ce cadre conceptuel nous éloigne de la réalité d'une activité (l'élevage) à laquelle participent deux types d'acteurs vivants (agriculteurs/agricultrices et animaux).

À quels résultats parvenons-nous ? Nous montrons que, dans ces textes consacrés à la santé et au comportement d'animaux sensibles et conscients, les individus étudiés n'apparaissent presque jamais comme agents, c'est-à-dire comme des acteurs de leur propre vie tandis que les chercheurs et chercheuses s'effacent tout autant de leurs actes ou créent une distance avec ces derniers.

Normes académiques et stratégie psychologique

Pourquoi écrire ainsi ? Les biologistes parmi nous le reconnaissent : il s'agit d'abord de se conformer aux normes de l'écriture académique, telles que l'objectivité, le tout anglais (qui n'est pourtant la langue maternelle d'aucune d'elles ni de leurs co-auteurs et co-autrices), la précision et la concision.

Écrire « nous avons soumis les cailles à des situations provoquant de la peur, de l'inconfort ou de la douleur » pourrait passer, dans ce cadre, pour de l'anthropomorphisme, ce qui constitue un biais rédhibitoire en sciences du vivant. Pourtant, reconnaître que les cailles peuvent ressentir la peur, l'inconfort ou la douleur n'a rien d'un excès d'anthropomorphisme : l'existence de tels ressentis a été démontrée de longue date par les études en neuro-éthologie.

Le choix du vocabulaire évoque quant à lui des cadres conceptuels qui sont incompatibles avec certaines formulations désignant des situations négatives pour les animaux, ce qui génère une forme de dissonance cognitive. Par exemple, la notion du succès est déclenchée par le mot « efficace » dans l'expression « le modèle a été efficace », alors qu'il s'agit d'un modèle qui dégrade la santé des cochons. On remarque le même procédé dans la phrase :

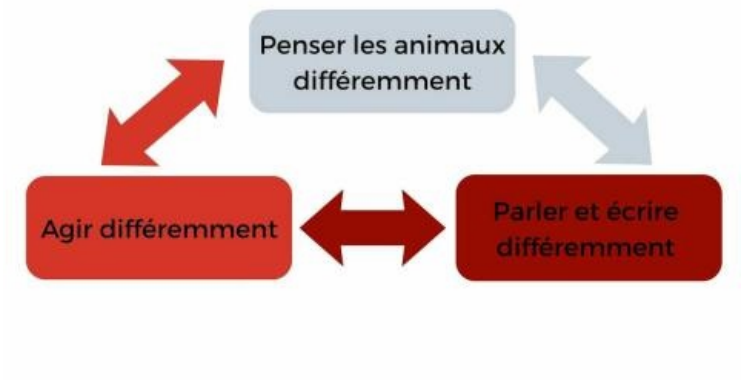
> « Le statut d'engraissement des canards, mesuré notamment par le poids du foie et d'autres indicateurs de bien-être, a progressé pendant le processus de fabrication du foie gras. »

L'utilisation répétée du mot « bien-être » (*welfare*) est un autre exemple de choix lexical, présent dans les trois articles, qui crée également cette dissonance. Les autrices l'emploient dans un contexte se référant à des pratiques ou des états négatifs pour les animaux (gavage, stress, diarrhées, lésions corporelles, peur) et où, parmi les termes les plus courants relevés, figurent des mots qui signalent un dommage commis (« cage », « stress », « déranger », « suralimenter »). Les biologistes le disent : elles connaissent les capacités émotionnelles et cognitives des animaux qu'elles étudient. Pourtant, dans le même temps, elles les soumettent à des protocoles qui leur causent stress, douleur, détresse, et parfois même la mort. Ici, le mot « bien-être » est utilisé comme masque des mots « souffrance », « maladie » ou « mal-être ».

Vers une écriture plus inclusive

Peut-on écrire autrement ? Nous l'espérons ; c'est même l'objectif de ce travail interdisciplinaire que d'ouvrir cette possibilité.

Dire ou écrire « nous avons soumis les cailles à des situations provoquant des émotions ou des sensations négatives » plutôt que « les cailles ont été exposées à des stimuli négatifs » permet de faire apparaître plus directement le rôle des scientifiques dans l'expérience vécue par ces oiseaux. « Nous avons séparé les porcelets de leur mère » plutôt que « le sevrage a eu lieu » permet à la fois de responsabiliser les expérimentatrices et de rendre visibles les êtres concernés. Notre proposition est d'adopter un style d'écriture plus inclusif et agentif à la fois pour les animaux et pour les chercheuses, dès lors qu'elles font des expériences avec les animaux.



Notre article ne prétend pas résoudre les tensions profondes et multiples entre recherche sur les animaux et éthique animale. Pour les biologistes de cette équipe, grâce à l'appui de nos collègues en linguistique et en études animales, il constitue toutefois un acte réflexif important. Comme le suggère le triptyque penser-dire-agir, changer sa façon d'écrire, c'est changer de regard et, potentiellement, de pratique. Ayant identifié ce qui crée la dissonance cognitive dans nos textes, et si les animaux redeviennent des individus dans nos écrits, il sera plus difficile de les ignorer dans la conception même de nos protocoles de recherche. Nous espérons ainsi améliorer la prise en compte des animaux comme êtres sensibles dans notre travail quotidien et dans celui de notre communauté.

Cet article est republié à partir de The Conversation (https://theconversation.com) sous licence Creative Commons. Lire l'article original (https://theconversation.com/des-mots-qui-effacent-les-animaux-ce-que-revele-lecriture-scientifique-295226).